

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 21

Artikel: A vous, mesdames !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212139>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),

Imprimerie Ami FATIO & Cie, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

Société Anonyme Suisse de Publicité

Haasenstein et Vogler,

GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ; six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent. Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 20 mai 1916 : Figures disparues. — Le billet blanc. — Onna vilhie qu'est adi Bouna (J.). — A vous, Mesdames ! — L'argent de la Mort (Francisque Sarcey). — Vieille chanson. — Colinette et ses frères (H. F.). — Le retour d'un contingent : Fribourg 1449 (A suivre). — Souvenir Alfred Ceresole. — Plaisirs de cinquantenaires (Lui).

FIGURES DISPARUES

A l'occasion de la mort du colonel Trabold, dont la famille était apparentée à celle de David Bachelard, ancien préfet de Vevey, la « Tribune de Genève » rapporte le fait suivant, qui a trait à ce dernier.

A l'époque où David Bachelard remplissait son mandat préfectoral, M. Thiers était en villégiature à l'Hôtel des Trois-Couronnes, à Vevey. L'homme d'Etat était en conflit avec Napoléon III, qui demanda au gouvernement suisse de le faire surveiller.

Ordre fut donc donné au préfet de Vevey de s'informer. Celui-ci, ceint de son écharpe verte et blanche, s'en fut à l'Hôtel des Trois-Couronnes et demanda M. Thiers. On le conduisit sur une terrasse au bord du lac, où il trouva M. Thiers une ligne à la main. S'approchant de lui, il lui fit part de la mission dont son gouvernement le chargeait et lui demanda ce qu'il fait. M. Thiers lui répond :

— Vous voyez, mon ami, je pêche !

M. Bachelard rentre à son bureau, envoie sa démission à son gouvernement en disant : « Je suis préfet et non mouchard. »

Cette anecdote, qui évoque la mémoire du premier président de la troisième république française, nous en rappelle une autre, où il joua aussi son rôle.

C'était dans les années 1872 à 1874 ; on construisait le funiculaire Lausanne-Ouchy. M. Thiers, alors président de la république, faisait, en compagnie de sa femme et de Mlle Dosne, un séjour à l'hôtel Beau-Rivage. Il aimait à se promener, le matin, sur notre port, et s'entretenait volontiers avec nos bateliers et nos lessiveuses, qui, en raison de la simplicité de ses allures, se permettaient à l'égard de l'illustre homme d'Etat, une respectueuse familiarité.

Un jour, une bonne vieille aborde franchement M. Thiers, qui regardait les travaux de construction du funiculaire. La brave femme était propriétaire d'un lopin de terre situé sur le tracé de la ligne et qu'il fallait exproprier. Elle défendait avec acharnement son bien contre les hommes de loi et les constructeurs.

— Dites-moi, Monsieur Thiers — fit la bonne femme, sans façons — vous qui savez tout, croyez-vous qu'y aient le droit de me prendre comme ça mon plantage pour faire passer leur chemin de fer du diable ?

Cette interpellation, inattendue, prit de court le vieux parlementaire, qui se contenta de sourire avec bienveillance.

LE BILLET BLANC

A une jeune personne qui n'avait répondu à une déclaration d'amour que par l'envoi d'un papier blanc.

Je l'ai reçu, ce papier trop flatteur,
Ce billet doux dont l'encre impure
N'a pas profané la blancheur,
Et dont l'invisible écriture,
Echappant à mes yeux, se fait lire à mon cœur,
Rien de plus élégant souvent que le silence ;
Vingt fois tes regards me l'ont dit ;
Ainsi de ce billet où tu n'as rien écrit,
Je sais ce qu'il faut que je pense.
Fut-il jamais un plus heureux moyen.
Qu'il sert bien ta délicatesse,
Et que je trouve de tendresse
Dans ce billet qui ne dit rien !
J'y vois tous les transports d'une âme qui s'épanche ;
La pudeur ne vient point contraindre tes aveux,
Et sans rougir, par ce détours heureux,
A mon amour tu donnes carte blanche.

Qui l'eût cru.

— M. X. et M. Y. se rencontrent.
— Ah ! bonjour, il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir. Que devenez-vous maintenant ?

— Moi ? Je me suis marié.
— Avez-vous des enfants ?
— Non, c'est dans la famille. Nous n'en avons pas.
— Mais comment donc ?
— Non, mon père n'en a jamais eu.

ONNA VILHIE QU'EST ADI BOUNA

O n boréla veindâi dâi z'eucordjès dè konai totâi einmandjés, et po se protuirâ dâi mandzo à bon martsî, l'allâvè tot bounamein lè couilli dué, delé, la demeindze matin.

On yadzo l'étai z'u dâo côté dè Noréaz avoué on grand sa po catzi sè maudzo. L'ein avâi dza couilli n'en demie dozanna quand ye vâi veni lo messeilli.

Mon gaillâ qu'étai on tot fin, pliant le mandzo dein l'adzo et sé mit à ramassâ dâi koin-korras que fourrâve dein son sa.

— Eh ! l'ami que diablio fédè-vo quie ? lâi fâ lo messeilli.

— Vo vâidè.

— Vo fédè dâo bon ovradzo, mâ porquié veni vo tanqu'ice su on prâ que n'est pas pi voutro ?

— Su bin d'obedzi dè veni io iena. Dâo côté d'Yverdon, on n'est pas fotu d'ein trova iena.

— Câisi-vo, vilhio fou.

— N'y a pas dè fou que l'âi fasse, l'apotiquière lè z'atsifé à la livre et aô quarteron, mâ ne vu pas lè crêvâies.

Lo messeilli sè peinsa, n'ion ne sai l'affèrè à Noréaz, diablio la pas se nè vâi pas me mettrâ à ein ramassi avoué mon gouvernement et mon bouébo.

— Crâide-vo que l'apotiquière vûdrâi m'atzeti assebin clliâo que lâi porre lâi portâ ? que dëmandâ à clliâo dâi maudzo.

— L'est bien sù ; mîma que sara tot conteint. Et lo messeilli sein alla. Alo lo gailla vouida son sâ, repregnè sè maudzo, ein couilla onco quoqué biô et s'en allein assebin dié qu'on tieinson.

Lo dzo dâo martsî d'Yverdon, lo messeilli arreva tsi l'apotiquière avoué on grand sa dè koinkoirè. Ye traôva lo commis qu'étai on Allemand et que ne sâ pas ce que lo messeilli volâi avoué son sa. Ye crié son patron.

Ye vo z'apporto on sa dè koinkoirè, fâ lo messeilli.

— Dé quié ??

— Dâi koinkoir, vo dis.

— Mâ, itès-vo fou ; que volliâi-vo qu'ein fassè ?

— Lè z'è ramassâi espret por vo.

— Itès-vo fou, diablio !

— Lè volliâi-vo, oï aô nâ ?

— Nâ ! Laissi-me tranquilli et alla-vo z'ein ; vo m'imbêté.

— Ah ! vo ne lè volliâi pas ! Eh bin ravè.

Et lo messeilli désaté son sa, lo returné et voudîl lè koinkoirè dein la boutequa dâo phramaciens. Cilia bite se miront a prevoâ avoué on bruit dâo dirblio. Yein ayâi-pertot : su la trabilio, su lo pliantsi, dein lè pots de remidô, dein lè z'eballancés.

Vô peinse que lo messeilli se dâpatsiva dè parti.

Lo phramaciens étai bru tant ébahî que ne savâi pas que deré. Mâ létai d'nâ colère dâo tonérè ; se l'avâi tenu lo messeilli, l'arâi eccliafâ don coup.

La flatterie

Il n'est faquin si vil, si délabré
Qui par son art ne soit défiguré
Et qui, changeant sa mandille en simarre.
Ne puisse atteindre au poste le plus rare.
Il n'est poltron si connu par le dos
Qu'elle n'érige en superbe héros.
Un tabarin, mordant, caustique et rustre,
Devient par elle un sénateur illustre ;
Et d'un pédant barbouillé de latin
Elle fabrique un nouvel Augustin.

J.-B. ROUSSEAU

A VOUS, MESDAMES !

D ITES encore que la femme n'est pas une source inépuisable et délicieuse d'inspiration !

Un chroniqueur parisien faisant la description d'un bal de bienfaisance organisé jadis dans la grand'ville, s'exprimait ainsi :

« C'est pour l'Hospitalité de nuit qu'on a donné ce bal, dont nous sortons. Nous en sortons les yeux ravis et les oreilles pleines de musique. Que de monde ! Et quel monde ! Oh ! les admirables toilettes qu'on avait inventées pour la circonstance ! Il ne faut pas s'y tromper : les couturiers d'aujourd'hui sont des hommes de génie. Regardez : ils sont à la femme ce que le statuaire est à son modèle : ils font saillir sa grâce, frémir sa souplesse et parler sa beauté. Naguères, les garnitures étouffaient les robes ; aujourd'hui,

l'on est revenu à la simplicité la plus exquise. Les décolletages dissimulent leur audace ; les épaules ne s'étalent plus : elles se montrent à ravir. Selon que l'on est faite et suivant le teint qu'on a, l'on varie la forme de l'échancrure et le ton des étoffes.

» La coupe ronde qui dégage les épaules et noie les chairs sous le chiffonné des dentelles convient aux blondes : elles s'habillent de rose et de vert pâle, de bleu-céladon, de blanc-crème et de jaune-paille. Ces tendres couleurs les revêtent d'un léger nuage au-dessus duquel elles semblent planer, souriantes et tranquilles. Les brunes affectionnent les coupes nettes, en carré et en triangle, et les harmonies plus tranchées : le rouge vif, le jaune-lumière. C'est un spectacle ravissant à voir que celui des danses. Sous les lustres qui étincellent, pendant que l'orchestre accentue ses rythmes entraînantes, les groupes se mêlent et les couleurs se fondent. Les habits noirs, si décriés, font la basse de cette symphonie des couleurs. Un murmure s'élève, un murmure de joie. Tout est d'accord, le fond et la scène, la mélodie et l'accompagnement. »

L'ARGOT DE LA MORT

On est un peu effrayé de voir par combien de tours métaphoriques peut se traduire cette idée si simple : *il est mort* ou *il est trépassé*.

Vous pouvez dire : *il a rendu l'âme* : ce sont les académiciens qui parlent de la sorte. C'est la traduction d'un vers de Virgile, qui, peignant un héros dont la vie s'écoule avec le sang d'une blessure, dit qu'il a vomi son âme de pourpre. « Il a passé le Styx ou l'onde noire » appartient aux chansonniers qui ont gardé le culte de la mythologie, et montent derrière Panard et Dé-saugiers dans la barque à Caron. Les shakespeareiens diront plutôt : « Il est dans le royaume des taupes », par allusion au sombre Hamlet, qui crie à son père : *Vicelle taupe !*

Je ne m'arrête pas à la quantité d'expressions du langage courant : il est nettoyé, il est fumé, il est cuit, il est frisé, il est fricassé, il est rassis, il est ratiboisé, il est claqué, (d'autres disent : il a claqué), il est rincé, mots familiers à l'aide desquels on remplace galamment ce vilain mot qui sonne si mal aux oreilles, et que Hérold a accompagné d'une note si douloureuse et si sinistre dans le *Pré-aux Clercs* : il est mort !

Tous les métiers ont tour à tour donné des locutions qui expriment, par comparaison, cette idée funèbre. Une des plus anciennes doit être : « Il a passé l'arme à gauche », car on la disait dans mon enfance. Elle nous vient, j'imagine, du premier Empire, où tout le monde était soldat. On portait le fusil à droite ; le passer à gauche, c'était ne plus s'en servir, c'était le lâcher.

C'est bien plus tard que sont nées les expressions, très usitées aujourd'hui : *lâcher la rampe*, *casser sa pipe*, *fermer son vasistas*; et plus récemment encore : *dévisser son billard*, *déboulonner sa colonne*, *démonter son choubersky*. On peut comme cela, une fois le moule connu, en fabriquer des quantités, qui dureront ce que dureront les choubersky. Quelques-unes de celles que je viens de cité me semblent d'un ridicule rare. J'admettrais à la rigueur, au moins dans le langage courant de la conversation, quand elle n'est pas à la pose : « lâcher la rampe » et « casser sa pipe »; tout le monde sait aisément le rapport, n'y ayant personne au monde qui ne se soit appuyé sur une rampe pour descendre un escalier ou qui n'ait vu une personne laisser tomber une pipe de sa bouche. Mais *dévisser son billard* est idiot, car on ne dévisse son billard que lorsqu'on veut le faire, et on est même obligé de se donner du mal pour cela ; tandis qu'on lâche la rampe et qu'on

casse sa pipe, comme on meurt, sans le faire exprès. Je n'aime pas davantage et pour la même raison : *il a déboulé sa valise*. Je vois encore que l'on a usé de la locution : *il a renversé sa chauffette*. Mais on ne se sert plus guère de chauffettes, que je sache, et c'est chercher dans le passé des analogies inutiles.

« Il a tourné de l'œil » est une locution très pittoresque, car elle exprime l'idée par un détail vrai qui saisit l'imagination. « On l'a mis dans la boîte à dominos », ou « on vient de lui offrir un paletot sans manches », sont encore des images qui voilent l'horreur de la chose et se comprennent tout de suite. De toutes ces locutions populaires, la plus commune et aussi l'une des plus simples est encore : *son compte est réglé*... Il doit y avoir d'autres qui, pour le moment, ne me reviennent pas à la mémoire. Ce nombre prodigieux de mots que l'on a inventés pour les substituer au mot naturel : *il est mort*, montre bien la peur que l'humanité a toujours eue de la mort et du mot qui l'exprime, mot qui a toujours passé pour être de mauvais augure.

Cette peur n'est point particulière aux temps modernes ; les anciens la sentaient comme nous. Un Latin n'aurait jamais dit : *Mortuus est*, il aurait craint d'éveiller un présage funeste. Il se servait d'une expression détournée et adoucie. Il a cessé de vivre, disait-il, il a vécu : *Vixit*. Et avec cela, chose singulière, il n'y a pas de sujet qui prête chez nous à des fantaisies d'un macabre plus exhilarant que la mort. On en fait jallir d'inépuisables sources de rires.

Il a paru, et peut-être paraît-il encore quelques journaux spécialement consacrés aux intérêts des morts. Tous ont senti le besoin de réagir, par la bouffonnerie poussée à l'extrême, contre le froid qui s'exhale du tombeau. MM. Virmaire et Buguet citent une feuille qui avait pris pour titre : *l'Autre monde, journal des trépassés*. Les chroniques étaient signées *Ad Patres*; les échos, — *Echos d'outre-tombe*, — étaient séparés par de grosses larmes et précédés de cet avis : « Les gendres des deux mondes sont instamment priés de ne pas se servir du journal pour faire à leurs belles-mères de funèbres plaisanteries, dont nous déclinons hautement d'ailleurs la responsabilité. »

Comme culs-de-lampe, entre chaque article, il y avait des petits squelettes dans différentes poses ; rien n'était plus réjouissant à l'œil. Les théâtres enregistraient les pièces claquées sous cette rubrique : *Requiem*. Au bas de la quatrième page, le directeur rappelait à ses abonnés que : « Les personnes dont l'abonnement expire prochainement sont expressément invitées à ne pas faire comme leur abonnement. »

Parmi les annonces, deux perles : *LA MEILLEURE BIÈRE EST LA BIÈRE DE SAPIN*.

Et l'autre : « MOULIN, charcutier, boulevard de Clichy, marchand de comestibles et de fromages pour repas de funérailles : *Sardines noires !* »

Francisque SARCEY.

VIEILLE CHANSON

1. C'est donc demain que j'aurai ma Lucette,
C'est donc demain qu'on me promet sa main,
Demain, demain.
O dieu d'amour, pour hâter sa défaite
O dieu d'amour, rends moi plus vieux d'un jour.
2. Des jeunes gens, voilà bien le langage,
Les jeunes gens sont prodiges du temps.
O temps, ô temps.
Car des désirs, le bonheur est l'œuvre
Et les désirs sont aussi des plaisirs.
3. Malgré l'affront d'une scène pareille,
Si ton flambeau nous brûloit quelque jour,
Amour, amour,
Pour le plus court dans le jus de la treille,
Tu nous verrois l'étreindre tour à tour.

Communiqué par A. BURMEISTER

Colinette et ses frères.

Colinette a 4 1/2 ans.

Sa maman lui fait observer qu'elle a été sage toute la semaine et l'en complimente :

Colinette, après un moment de calcul :

« Alors, ça fait 47 jours ! »

* * *

Colinette est plutôt maigre, malgré son solide appétit — surtout quand un mets lui convient. Un jour, après s'être tatée les côtes :

« C'est drôle, dit-elle, je n'ai pas mangé d'os et j'en suis tout plein.

* * *

Maman fait entrevoir à ses deux garçons « l'achat » probable d'une petite sœur.

Maurice : (5 ans) — Je veux bien, mais pas une vieille, une belle.

André : (4 ans) — J'espère, tout de même, que lorsqu'on l'achètera on nous prendra avec, pour choisir.

H. F.

FEUILLET DU « CONTEUR VAUDOIS »

Le retour d'un contingent : Fribourg 1449.

1 par GEORGE NESTLER TRICOCHE.
(Extrait de la *Recue militaire suisse*.)

« C'était à Fribourg, par une belle après-midi d'automne de l'an de grâce 1449. Une foule compacte se pressait sur la route de Berne ; et, à son excitation, à la diversité des éléments qui la composaient, il était aisé de deviner que l'attente d'un événement important avait réuni là toutes les classes de la société locale. Le procureur avait son écritoire suspendue à la ceinture et le pâtre aux jambes deminues, le moine au froc sombre et la fille d'auberge au corsage rose et au jupon court s'entretenaient familièrement, tout en se hâtant vers un tertre d'où la vue s'étendait à plusieurs lieues. Tous s'orientaient l'horizon ; à chaque nuage de poussière qui s'élevait sur le long ruban jaune de la route, partaient des exclamations de joie, suivies aussitôt de murmures de désappointement, car rien n'émergeait de la nuée que quelque bon religieux, sur sa mule, revenant de la collecte, ou la silhouette ballottante, gringante, d'un char rural, rentrant des champs.

Des lazzi se croisaient : « Vois donc là-bas, avec sa hallebarde émoussée, le veilleur de nuit Hanz, qu'on a tiré du lit pour maintenir le bon ordre. Que peut-il distinguer, par un tel soleil, cet oiseau des ténèbres ? Et, près de ce tonneau, n'est-ce pas maître Spiez, l'hôte de la Cigogne ? Il ne fera pas d'aussi bonnes affaires que du temps où l'envoyer Schmidt, son cousin, était au Conseil. Sa mine est longue aujourd'hui, car il songe, sans doute, aux vingt-huit sols six deniers que la ville lui donna pour le repas offert au contingent qui revenait du Pays de Vaud. »

Ça se perd, ces agapes du retour, fit en soupirant un gros homme à la face rougeaudé. Il y a deux ans, quand nous sommes rentrés du service de Maximilien d'Autriche contre Rome, comment nous a-t-on accueillis ? Pas une pinte de piquette, ni une once de saucisse !

— Ecoutez-le donc ! riposta en fausset un petit clerc de procureur. Cela te sied bien de te plaindre, à toi qui passe le temps à t'enrichir aux gages de l'étranger ! Quand tu auras servi autrement que comme mercenaire, tu auras le droit de te plaindre.

— Il n'en est pas moins vrai, intervint maître Spiez, l'aubergiste, que lorsque les ours¹ passent par ici, le conseil trouve des fonds pour les régaler ; qu'on dresse des tables dans les rues et que les plus riches jouvencelles de Fribourg ne dédaignent pas de leur verser à boire.

— Mais ceci est une tout autre affaire, répliqua le clerc. Ne confondons pas des cas différents. Traiter les Bernois est matière diplomatique : et ce sont là dépenses sages. Quand à régaler nos hommes, pour le plus grand avantage de l'escarcelle de maître Spiez et consorts, je n'en vois pas l'utilité quand on est obligé de faire une telle brèche à nos finan-

¹ Les hommes de Berne.